

Les Arrogants

Comme le suggère le choix du titre *Les Arrogants* plutôt que « L'Arrogance », substantif qui aurait pu renvoyer à l'« épinglage » d'un symptôme psychopatho-logique, le nouvel ouvrage de Sophie de Mijolla-Mellor se propose d'explorer les multiples déclinaisons de la position arrogante. Émancipée de toute volonté diagnostique qui implique une césure santé/maladie, l'auteure appréhende cette attitude psychique « trop humaine » en tant que posture active adoptée à des fins défensives, solution pulsionnelle réversible plutôt que destin immuable du narcissisme. L'hypothèse qu'elle met à l'épreuve de nombreux exemples dans un style à la fois dense, élégant et limpide, est que l'arrogance, à la différence de l'orgueil fondé sur l'amour de soi, est empreinte d'artificialité et de violence qui reposent « sur un vide qu'il faudra rendre insoupçonnable (p. 6).

Comme elle l'a fait dans ses deux précédents livres *La Mort donnée* et *Au péril de l'ordre*, Sophie de Mijolla-Mellor se situe dans une perspective holistique conjuguant l'individuel et le collectif. Elle convoque à ce titre les interactions de la psychanalyse avec d'autres champs du savoir en faisant se côtoyer des analystes issus de traditions linguistiques différentes, des philosophes, des historiens et des sociologues, ainsi qu'une pléiade d'artistes. Elle élabore ainsi une œuvre érudite, plurivocale et solidement charpentée (cinq parties elles-mêmes divisées en trois sous-parties à l'exception de la dernière qui se veut synthétique et conclusive), susceptible d'intéresser un large lectorat.

Dans un premier temps, Sophie de Mijolla-Mellor aborde le fonde-ment infantile de l'arrogance en reliant celle-ci à un fantasme d'autosuffisance déniaient la dépendance envers un objet primitif vécu comme humiliant.

Le besoin arrogant d'écraser l'autre pour se sentir exister relèverait donc d'une logique talionique aux accents ferencziens – l'identification à l'agresseur – et s'inscrirait d'emblée dans un registre relationnel irrigué de détresse, de rage et de solitude. On retiendra la relecture trans-structurale du roman familial, « une sorte de matrice de l'arrogance, certitude d'appartenir à un autre monde plus beau et plus noble mais qui a été perdu » (p. 44), ainsi que l'analyse éclairée du fanatisme adolescent aux crispations terroristes dont l'auto-accomplissement sacrificiel présupposerait la transmutation d'une insuffisance identitaire individuelle en autarcie groupale signifiant « le passage des limites de l'Un vers l'extension au Multiple » (p. 35).

Dans un second mouvement, l'auteure appréhende le caractère assertorique de l'arrogance dans une veine bionienne/kohutienne, à savoir en tant que stupidité comprise comme manque d'insight découlant d'une ambition démesurée, fondée sur une rivalité conflictuelle indépassable avec un « soi-objet » mégalomane. Conjointement, elle propose un rapprochement entre l'illusionnisme de la toute-puissance arrogante et l'emprise perverse sur l'objet. L'intérêt de ces développements réside essentiellement dans l'astucieuse superposition d'illustrations cliniques, d'exemples tirés de la mythologie et de la littérature, ainsi que de thèmes propres à la contemporanéité. Sont ainsi revisités tour à tour les figures d'Œdipe, du snob, du libertin, du pédophile, du meurtrier, de l'anorexique, du transhumaniste, de l'exploiteur effréné de l'environnement naturel, toutes configurations de l'excès masquant la vacuité et l'angoisse ainsi que l'agrippement viscéral à un autre magnifié, contre-investi et désigné.

L'articulation de ces registres du privé et du public permet de faire la transition vers la troisième partie qui traite de l'extension de l'arrogance au niveau collectif. Ainsi Sophie de Mijolla-Mellor perce-t-elle à jour le mécanisme qui sous-tend les castes en esquissant un double mouvement : « celui de la clôture qui consiste à se fondre dans un groupe, donc à abolir la distance qui l'en sépare et celui, réciproque, de la distance à établir ou à maintenir entre soi et les autres, c'est-à-dire ceux qui n'appartiennent pas au groupe » (p. 102). Elle propose à cet égard une « psychologie historique » du colonialisme, de l'antisémitisme et de la « société de cour » en relevant les traits repérés

dans l'arrogance individuelle : l'incorporation mélancolicoforme d'un objet à la fois envié et mythifié – la population indigène, le juif, le roi –, l'angoisse d'altérité, la facticité, le mépris et la cruauté désobjectalisante.

Par ailleurs, elle relit les théories racistes sous le prisme de dogmes arrogants sous-tendus par un vide de savoir, qui fait l'économie de la recherche de la vérité au profit d'une « affirmation de soi ou de son groupe qui passe par la soumission et la destruction pure et simple du voisin » (p. 130). Dans la partie suivante, plaide en faveur d'une arrogance généralisée, fruit d'un néolibéralisme impérialiste qui chercherait à arraisonner les peuples en leur confisquant insidieusement la compétence de penser et en les reléguant au rang d'objets de consommation passifs. Puis, elle survole une forme paroxystique d'arrogance, celle des régimes totalitaires et/ou théocratiques, avant de s'attarder sur l'aptitude du pouvoir à rendre fou, expliquée comme une conjoncture des facteurs individuels et historiques, « actualisation d'une potentialité qui était restée en attente » reliée à des blessures anciennes, à l'instar du passage à l'acte criminel. L'analyse fouillée du personnage d'Hitler, de ses acolytes et des vicissitudes de l'Allemagne, notamment de sa défaite en 1918, lui permettent de vérifier à l'échelle du collectif l'hypothèse de l'arrogance en tant que rétorsion contre une humiliation férocement combattue, ainsi que d'aborder le nazisme « à partir de la notion de la "rencontre" entre un petit groupe prêt à tout pour prendre le pouvoir, un orateur particulièrement efficace pour manipuler l'émotion collective et une situation économico-sociale préparée de longue date » (p. 176).

Après ce vaste périple parfois sinueux mais invariablement stimulé par le souci de transmission survient une partie conclusive au fil de laquelle l'auteure synthétise sa pensée en approfondissant les composants de la posture arrogante qu'elle réarticule aux niveaux individuel et groupal. Elle propose ainsi des rapprochements originaux tel celui entre l'affirmation bruyante du « narcissisme des petites différences » au sein de communautés limitrophes et le couple amoureux : il s'agirait dans les deux cas d'une manœuvre protectrice vis-à-vis d'un risque de perte fusionnelle. L'auto-investissement arrogant se dessine in fine comme une solution aliénante aux antipodes de l'auto-accomplissement sublimatoire, visant à l'abolition du conflit engendré par le décalage entre l'image d'un Moi idéal archaïque et celle, résolument divergente, renvoyée par la réalité. Ce qui impose qu'un tiers prédisposé à s'auto-aliéner – à chaque arrogant correspond un « arrogant » –, assure au sujet, « par personne interposée, l'exclusion du doute concernant la réalisation idéalisée de lui-même », opérant de cette manière « une précieuse intrication d'Éros et de Thanatos » (p. 202-203).

Pour conclure, on insistera sur l'actualité de l'ouvrage de Sophie de Mijolla-Mellor dans ces temps où triomphe sur les réseaux sociaux une arrogance décomplexée et sur la transversalisation des questionnements qu'il propose et qui lutte contre la clôture arrogante du savoir spécialisé et, plus particulièrement, contre ce que Derrida a appelé « la résistance auto-immunitaire de la psychanalyse à sortir en dehors d'elle-même ». Paradoxalement, cet ouvrage ultra-savant se situe aux antipodes de l'outrecuidance, puisque, comme son auteure le rappelle, citant Sartre, « seuls les voyageurs munis de billets peuvent se permettre d'être modestes » (p. 117).